

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Chemot



Au Puits de La Paracha

Chemot

**« Le temps de votre délivrance est arrivé »
: la période des 'Chovavim', des jours de
libération pour l'âme**

Voici ce qu'écrivit le Rambam dans une lettre adressée à son fils, Rabbi Avraham (Iguérote HaRambam p.39, avec quelques modifications) :

« Sache mon fils, que Pharaon, le roi d'Egypte, est le véritable Yétser Hara. Les Bné Israël représentent l'esprit humain qui se trouve en chaque homme, siège de tous les désirs et de la pensée. Moché Rabbénou représente l'esprit Divin, à savoir l'âme des Bné Israël. La terre d'Egypte dans son ensemble, le corps, le lieu du cœur, est la terre de Gochène. »

Cela signifie que, de même que, jadis, Pharaon, roi d'Egypte, asservit les Bné Israël qui résidaient sur sa terre, dans toutes les générations, le Yétser Hara vient régner sur leur esprit, leurs désirs et leurs aspirations afin de les assujettir. Or, Pharaon n'eut d'emprise que sur les Bné Israël et aucunement sur Moché Rabbénou. De même, l'âme sainte (appelée la part de Moché Rabbénou) présente en chaque juif n'est jamais abîmée et ne tombe jamais sous la coupe des forces du mal. Et c'est grâce à elle que l'homme parvient à se libérer, à l'instar de Moché qui délivra les Bné Israël de l'Egypte.

Cette période est particulièrement propice pour dégager l'esprit et le cœur de cette domination car la lecture des Parachiot de la sortie d'Egypte éveille en chacun le moment de sa propre sortie d'Egypte. Elle l'encourage à se défaire des limites dans lesquelles le Yétser et les désirs du corps veulent l'enfermer afin de l'empêcher d'accomplir la volonté de son Créateur.

Le Zohar (126 ,3a) rapporte que, chaque jour, une voix céleste proclame : « Revenez,

enfants rebelles ! » Car en tout temps, le Saint-Béni-Soit-Il attend que les Bné Israël reviennent à Lui.

Cependant, cette voix céleste a une influence renforcée durant ces jours appelés "Chovavim" où tous ceux qui désirent se repentir bénéficient d'une aide du Ciel particulière. Le Saint-Béni-Soit-Il appelle alors chaque juif en disant : « Revenez à moi et Je reviendrai à vous ! »

J'ai entendu de l'une de mes connaissances l'histoire suivante dont il fut témoin lors d'un voyage de pèlerinage en Pologne :

Lorsqu'il arriva sur le tombeau du 'Bné Issakhar', il assista à une scène empreinte d'une redoutable sainteté. Se tenait là un Ba'hour âgé qui épanchait son cœur devant Hachem. La suavité de ses paroles et l'élan de son cœur étaient tout à fait remarquables. Des bribes de sa prière parvinrent à ses oreilles : « Laissez-moi, agents du mal... Décille mes yeux pour contempler Tes merveilles... Enseigne-moi Tes préceptes... » Sa prière ressemblait réellement à celle des grands Tsadikim.

Il avait connu ce Ba'hour ces dix dernières années : sa conduite était alors celle d'un véritable goy, d'un ancien Ba'hour Yéchiva qui avait changé de manière drastique, et il fut donc stupéfait de le voir accomplir un tel service Divin. Il était absolument incapable de comprendre rationnellement ce qui avait pu provoquer un tel revirement au point de transformer ce jeune homme en parfait repenté.

A la fin de la prière, il ne put se contenir et l'appela à haute voix : « Dis-moi, cher Ba'hour, n'es-tu pas un tel ?

- Oui, répondit le garçon.

- Comment as-tu fait Téchouva ? »



Le Ba'hour lui révéla alors une chose terrible : « Pendant dix ans, je me suis éloigné et je suis demeuré étranger à toute chose sainte. C'est alors qu'un juif m'apprit incidemment, au cours d'une conversation, que cela faisait dix ans que mes parents ne fermaient plus leur porte à clef. Même lorsqu'ils allaient dormir, ils ne la verrouillaient pas, dans l'espoir que leur fils veuille revenir et afin que, D. préserve, il ne trouve pas porte close. C'est alors que j'ai décidé que, s'ils en avaient autant fait pour moi, au point de ne jamais plus fermer leur porte, je ne pouvais pas les décevoir. Je reviendrai en franchissant toutes les portes pour rejoindre le giron familial et m'abriter à nouveau sous les ailes de la Présence Divine. »

Il en est de même pour nous : le Saint-Béni-Soit-Il ne nous ferme jamais Sa porte, Sa main droite est toujours tendue, prête à accepter les repentants, par Son amour infini pour Ses enfants, comme l'enseigne le Tana Debé Eliaou (Rabba, Chap. 30) : « J'en prends à témoin les cieux et la terre : le Saint-Béni-Soit-Il attend Israël plus qu'un père attend que son fils revienne à lui. » Ne le décevons pas !

A l'époque où Rav Chemouel Rozovski enseigna à la Yéchiva de Ponievitch, un des Ba'hourim rejeta le joug de la Torah et des Mitsvot (à D. ne plaise) et alla s'engager dans l'armée. Il va sans dire que sa conduite entraîna l'éloignement de tous ceux qui le connaissaient. Ceux-ci coupèrent tout contact avec lui et cessèrent complètement de lui parler.

Au début, il tira un certain plaisir de ses nouvelles connaissances. Néanmoins, par la suite, il sentit que cet endroit n'était pas celui qui lui apporterait ce qu'il cherchait. Personne, parmi les officiers d'armée, ne recherchaient réellement son bien. Il se mit alors à regretter son mépris et sa trahison pour tout ce qui avait été cher à ses yeux. Malheureusement, il ne pouvait plus revenir en arrière : personne ne serait prêt maintenant à l'accepter ! Un jour, on lui fit savoir qu'une

lettre de l'un de ses amis était arrivée pour lui. Il s'en réjouit énormément comme s'il avait découvert un trésor : il n'était pas encore abandonné complètement et il y avait encore quelqu'un au monde qui se souvenait de lui. Néanmoins, il était étonné : qui pouvait bien lui écrire ?

Avec une émotion joyeuse, il prit la lettre, et vit que l'expéditeur avait signé de son nom sur l'enveloppe : "Chemouel". Son étonnement ne cessa d'augmenter car il n'avait jamais eu d'ami ou de proche portant ce nom. Lorsqu'il ouvrit l'enveloppe, il trouva écrits quelques mots succincts : « Mon cher et bien-aimé, quel que soit l'endroit où tu es arrivé et, où tu te trouves, je désire te rencontrer et discuter avec toi. Ton ami, Chemouel Rozovski. »

Le Ba'hour fut très ému de cette lettre et il décida sur le champ de se rendre chez Rav Chemouel. Bien que le camp fût entouré de nombreuses barrières et fermé par de nombreuses grilles, il trouva toutefois le moyen de les franchir et d'arriver chez son Rav avec lequel il discuta de longues heures. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant qu'il ne revienne entièrement à la tradition.

En ces jours-ci, chacun sans exception reçoit une lettre prestigieuse de son Père Céleste, au contenu suivant : « Mon cher et bien-aimé, quel que soit l'endroit où tu es arrivé et où tu te trouves, je désire te rencontrer et discuter avec toi ! »

Car quelle que soit la situation où un juif se trouve, le Saint-Béni-Soit-Il désire qu'il revienne à Lui et Il l'acceptera sur le champ. Il ne nous incombe que de nous enfuir du "camp" et de nous rapprocher et, Lui, nous hissera aux plus hauts sommets.

Le Rav de Waylednik écrit ces mots redoutables (Chéérite Israël, Chaar Hachovavim, Drouch 1) à propos de l'enseignement de la Guémara (Haguiga 15a) : « *Revenez, enfants rebelles, à l'exception de l'Autre* » : ces jours-ci, une porte est ouverte même pour celui qui aurait tellement fauté qu'il est qualifié d'"autre", et qui se trouverait entièrement



étranger à tout ce qui est saint. Cette période possède la force d'effacer les fautes commises par la bouche et celles qui concernent la sainteté et la pudeur et même celles que Yom Kippour ne peut expier. Le Isma'h Israël voit une allusion aux jours des "Chovavim" dans le verset de notre Paracha (1, 10) : « *Et il montera de la terre* » ce qui sous-entend que même si un homme est plongé entièrement dans les plaisirs terrestres, il peut aussi parvenir à s'élever. C'est pourquoi ces Parachiot sont lues à cette période afin d'évoquer la sortie d'Égypte personnelle de chacun.

Certains Tsadikim enseignent que la période des "Chovavim" est évoquée dans le verset des villes-refuges du meurtrier involontaire : « (...) *six villes de refuge que vous accorderez pour que le meurtrier s'y retire, en outre, vous y ajouterez quarante-deux villes.* » (Bamidbar 35, 6) Car, au total, les "Chovavim" comptent six semaines, soit quarante-deux jours, qui sont à mettre en parallèle avec les six villes de refuge et les quarante-deux villes supplémentaires. Cela suggère que cette période est propice pour fuir vers les "villes de refuge" (autrement dit le repentir, n.d.t), et que tout 'meurtrier', celui qui aurait fauté (à D. ne plaise), peut alors échapper au Yétser Hara qui cherche à le faire périr (à l'instar du vengeur de sang qui poursuit le meurtrier involontaire pour le tuer, n.d.t).

Nous savons que le Ari Zal (Chaar Roua'h Hakodech Tikoune 26) s'est exprimé sur l'obligation de jeûner et de se mortifier durant cette période. Cependant, nos générations étant plus faibles que jadis, le jeûne n'est pas à la portée de tout le monde. Dès lors, comment pourra-t-on mériter de parvenir à purifier son âme ?

Le Chem Michemouel (Hochaana Rabba, année 5674) rapporte à ce sujet les paroles de son grand-père, le Rav de Kostk : « Il est plus facile pour le corps d'accepter toutes les mortifications du monde que d'accepter le joug de la royauté Divine. Il n'y a pas de plus grande peine pour lui que d'être soumis au joug du Ciel, et de se conformer en tous

points aux obligations de la Torah. Ce qui signifie que le Tikoune (la réparation des fautes, n.d.t) le plus efficace est de craindre D. et de soumettre son corps et ses membres afin de s'abstenir de tout acte interdit qui serait contraire à la volonté d'Hachem. Il s'agit également de redoubler d'efforts pour préserver ses yeux et sa langue de tout mal, au point de se retenir de fauter même lorsque le désir brûle en lui comme un feu ardent. Cette "retenue" lui sera comptée alors comme une multitude de jeûnes. »

Le Michna Broua rapporte également (671, 2) au nom des livres de Moussar (morale juive, n.d.t) : « Si, au milieu d'un repas, alors que l'on désire encore manger, on se retient, cela est compté comme un jeûne et expie les fautes. J'ai vu aussi dans un livre que lorsqu'un homme veut prendre la résolution d'accomplir un jeûne, il est préférable que ce soit celui de la parole plutôt qu'un jeûne alimentaire. Car le jeûne de la parole ne lui causera aucun dommage ni dans son corps ni dans son âme et il n'en sera nullement affaibli. »

On retrouve la même idée, écrite par le Gaon de Vilna dans sa célèbre lettre (Iguérète Hagra), dans les termes suivants : « Un homme ne devra se mortifier ni par des jeûnes, ni par d'autres souffrances physiques, mais seulement en mettant un frein à sa bouche et à ses désirs matériels. »

Certains Tsadikim préconisent que le travail durant la période des Chovavim ressemble au combat mené par une armée qui sort sur le front : sa première préoccupation sera d'assiéger la ville convoitée en l'empêchant d'être alimentée en eau et en nourriture jusqu'à ce que ses habitants soient obligés de se soumettre. Il en est de même du travail d'un homme pendant ces jours : il s'efforcera de s'abstenir de toute nourriture et boisson superflue jusqu'à ce que la force de son désir disparaisse entièrement.

Un des 'Hassidim du Rav de Kabrine vint un jour se plaindre devant ce dernier :



« Rabbi, je suis entièrement plongé dans mes fautes et la "boue" est profonde ! »

-Même la plus grosse quantité de boue, lui répondit le Rav, si l'on n'y ajoute pas d'eau, elle finit par sécher complètement ! »

Le Nétivote Chalom avait lui aussi coutume de dire au nom de son père Rabbi Moché Bazovski : « Tout homme naît avec un Yétser Hara en lui, et celui-ci grandit avec lui tant que l'homme pourvoit à ses besoins. Le travail consiste donc à l'affamer jusqu'à le tuer complètement ! »

A quoi cela ressemble-t-il ? A quelqu'un de connu pour sa boulimie : à chaque fois que se présentait devant lui une occasion de manger, il n'avait de cesse jusqu'à ce qu'il ait avalé l'aliment se trouvant à portée de sa main. Un jour qu'il était attablé avec un ami à un repas de Mitsva, ce dernier remarqua qu'il ne mangeait qu'une minuscule quantité de l'entrée. Il s'étonna de ce changement d'attitude chez son ami qui avait coutume d'accomplir la Mitsva de manger à la perfection. Son étonnement alla en grandissant lorsqu'il vit que lorsqu'on lui présentait une assiette de viande, il ne fit qu'y 'toucher légèrement', et que lorsqu'on lui apporta le dessert, il n'y goûta pas du tout. Ne pouvant se retenir, il lui demanda la raison de cette conduite inhabituelle.

« Je suis au régime », lui répondit son ami succinctement. Il n'y avait, en effet, rien à ajouter !

C'est à cela que sont comparés les jours des Chovavim durant lesquels l'homme doit décider fermement : « Je suis au régime ! » Cette décision lui permettra d'acquérir la force de se contrôler et il cessera de courir après n'importe quel désir.

Il y avait une fois un juif qui mangeait sans arrêt. De fait, son poids et son tour de taille grandissaient en conséquence au point de mettre sa vie en danger. Il alla voir un médecin qui lui imposa un régime : le matin, deux tranches de pain complet, à midi, un seul accompagnement et le soir, seulement des légumes. Son épouse, avec une grande

dévotion, lui composa un menu qui correspondait aux exigences de ce régime.

Malheureusement, après trois mois, aucun résultat ne se fit sentir et, pire encore, son poids continuait à augmenter. Voyant cela, sa femme le convoqua en "réunion d'urgence" pour vérifier s'il mangeait tout ce qu'elle lui préparait en conformité avec les prescriptions du médecin. Il s'avéra que certes, il mangeait en respectant les ordres prescrits, cependant, il prétendait tenir le régime d'Essav. A l'étonnement général, il s'expliqua :

Il est écrit dans la Parachat Vaychla'h (28, 8-9) : « *Essav comprit que les filles de Canaan déplaisaient à Its'hak, son père. Alors, Essav alla vers Ichmaël et prit pour femme Ma'halath, fille d'Ichmaël, fils d'Avraham, sœur de Névayote, en outre de ses premières femmes* », et Rachi d'expliquer : « Il ajouta méfait sur méfait et ne répudia pas les premières (femmes). »

Cet homme avait agi de la même manière : il n'avait pas arrêté de manger comme auparavant, mais il avait ajouté au menu précédent celui du médecin ! Dès lors, qu'avait-il gagné ? L'intention de ce dernier était qu'il cesse ses habitudes néfastes pour ne manger dorénavant que ce qui lui avait été prescrit !

Cette histoire peut constituer une parabole : celle d'une personne qui comprend que sa conduite est répréhensible et qu'elle suit une voie contraire à la sainteté et à la volonté du Créateur. A présent, grâce à D., elle se réveille à de meilleurs sentiments. Il faut qu'elle comprenne aussi qu'il ne suffit pas de se réveiller, car tant qu'elle n'abandonne pas entièrement ses anciennes habitudes, elle ressemble à l'insensé de cette histoire qui, loin de cesser son régime effréné de jadis, y ajoute celui du médecin !

« Usons de ruse » : les ruses du Yétser Hara pour supprimer les barrières

« *Usons de ruse, de peur qu'il ne se multiplie* » (1, 10)



Plusieurs Tsadikim (chacun à sa manière) ont expliqué que la Torah évoque dans ce verset la manière d'agir contre le Yétser Hara : celui-ci a, en effet, pour habitude de s'infiltrer par une brèche qu'il aura trouvée, un petit détail duquel un homme ne prend pas garde de se protéger comme il le faudrait. Et c'est à partir de là qu'il peut le faire chuter progressivement.

En revanche, si l'homme veille dès le début à ne pas le laisser pénétrer, ne fût-ce d'un pas, même pour les détails apparemment insignifiants, le Yétser ne trouvera dès lors aucune prise où planter ses griffes et n'aura donc aucun terrain libre pour agir.

C'est ce que le verset évoque : « *Usons de ruse à son égard* », afin de ne pas le laisser commencer son méfait. Car, sans lui faire barrière dès le début, il y a lieu de craindre « *qu'il ne se multiplie* » et qu'il parvienne à nous faire fauter par ci par là, puisqu'"une faute entraîne une autre" et qu'il a trouvé une brèche par laquelle s'infiltrer. Cela concerne non seulement le respect des règles de sainteté et de pudeur, mais également le découragement après avoir chuté, auquel il faut se garder de céder, de peur d'être entraîné jusqu'aux abîmes de la faute.

Rabbi David de Lalov fait remarquer, à propos du verset de notre Paracha : « *N'ajoutez plus de la paille au peuple* » (5, 7), que l'expression hébraïque employée est לא תוסיפו (n'ajoutez plus). Néanmoins, l'orthographe correcte de ce mot aurait dû être לא תוסיפו (sans aleph נ) puisqu'il s'agit du verbe להוסיף (ajouter). La présence de la lettre Aleph suggère plutôt qu'il s'agit du verbe לאסוף (rassembler). L'intention est, dès lors, d'évoquer ce que rapporte le Midrach (Rabba 5, 18) : « Les Hébreux se rassemblaient chaque soir de Chabbat et se délectaient en lisant des rouleaux de parchemin qu'ils possédaient (qui racontaient l'histoire de Adam, Noa'h, du déluge, des patriarches et de leurs prophéties, n.d.t). » Pharaon vit que ces réunions leur donnaient la force de maintenir leur foi et leur sainteté et qu'ils y puisaient une énergie renouvelée qui leur permettait d'affronter la semaine

suivante. En outre, il y avait lieu de craindre que, grâce à ce renforcement, ils hâtent leur délivrance et se libèrent de son emprise sur eux. Il décréta donc לא תאספו : "Ne vous rassemblez plus !", afin qu'ils cessent de se reconforter ensemble chaque Chabbat. Dès lors, ils pourraient être entièrement soumis à la force des Egyptiens physiquement, comme spirituellement, et ils ne seraient pas libérés de sitôt. Néanmoins, il est tout à fait à propos de rapporter les propos du Rav de Lissa (l'auteur du Netivot Hamichpate et du 'Havate Daat) : il explique que l'ordre qu'Hachem donna à Moché de jeter son bâton afin qu'il se transforme en serpent était porteur d'un signe : Hachem voulait lui prouver symboliquement la valeur des Bné Israël et lui montrer que leur chute spirituelle n'était due qu'au fait qu'ils vivaient parmi les goyim. Il lui montra à cette fin, que certes, lorsqu'il jetait son bâton à terre, lieu de l'impureté, il se transformait en serpent, allusion à la transformation des Bné Israël en "Baalé Lachone Hara" (habités à médire de leur prochain) au contact des goyim. Néanmoins, dès qu'il relevait ce "serpent" du sol, il redevenait le bâton Divin qu'il avait été auparavant, évoquant ainsi que si les Bné Israël quittaient le mauvais environnement dans lequel ils étaient plongés, ils retourneraient à leurs saintes origines et redeviendraient meilleurs.

En tout cas, cela nous enseigne que le fait que les Bné Israël se réunissent est source de pureté et de délivrance. Toutefois, il faut veiller à ne pas s'allier à de mauvaises fréquentations. Un homme doit toujours savoir se protéger et se préoccuper d'être en compagnie de personnes craignant D. car une part importante de la construction ou de la destruction de l'être dépend des gens qu'il fréquente. Aujourd'hui, il suffit de se trouver un court instant dans la rue, pour comprendre à quel point notre sort spirituel et celui de vos enfants est lié au sujet du "Haver Tov" (un bon ami).

A propos, je vous raconterai ce dont je fus témoin jadis, à l'époque où Rabbi Moché Mordekhaï de Lalov était déjà âgé. En ce



temps-là, de nombreux Ba'hourim de la Yéchiva de Ponievitch venaient assister au "Tich" qu'il organisait dans son Beth Hamidrach (le Tich est une réunion 'Hassidique autour de la table du Rabbi au cours de laquelle il prononce des paroles de Torah, n.d.t.). Vers la fin de ses jours, le Rav étant devenu très faible, on le ramenait dans sa chambre après le Tich et les Ba'hourim passaient à tour de rôle devant lui. Il serrait alors la main de chacun en lui souhaitant : "Lernen Di Eiligue Guemara Guerountereïte !" ("Que tu mérites d'étudier les saintes paroles de la Guemara avec un corps en bonne santé !") Une fois, parmi l'assemblée, se trouvait un Ba'hour qui passa devant le Rabbi. Celui-ci lui saisit la main et lui dit : « Pourquoi tes mains sont-elles si froides ? » Il répéta alors sa question plusieurs fois puis, il finit par lui souhaiter : « Puisses-tu n'avoir que de bons camarades et mériter d'étudier les saintes paroles de la Guemara avec un corps en bonne santé ! »

Lorsque le Ba'hour s'éloigna du Rabbi, ses serviteurs tentèrent de le consoler de cette remarque en lui disant que celui-ci avait certainement ressenti la froideur de ses mains du fait de son état de santé très faible. Mais, le Ba'hour leur répondit : « Non, non, tout m'était soigneusement destiné ! » Sur le chemin du retour à la Yéchiva, il rencontra un de ses plus proches amis auquel il raconta ce qui venait de lui arriver. Puis, il ajouta : « A partir d'aujourd'hui, je ne te connais plus ! »

Seulement quelques années après, lorsqu'on vit ce qu'était devenu cet 'ami', on comprit combien le Rav avait su anticiper. Il s'avéra qu'il avait déjà senti alors, à travers la froideur de ses mains, les méfaits de cette mauvaise fréquentation. Le Ba'hour en question qui s'était résolu à se séparer de cette influence néfaste accomplit d'énormes progrès, spirituels et matériels !

